



HAL
open science

Représentations sociales

Fabrice Buschini, Fabio Lorenzi-Cioldi

► **To cite this version:**

Fabrice Buschini, Fabio Lorenzi-Cioldi. Représentations sociales. In, L. Bègue, & O. Desrichard (Eds.). *Traité de psychologie sociale. La science des interactions humaines*, DeBoeck Supérieur, pp.393-415, 2013, 9782804182472. hal-04301094

HAL Id: hal-04301094

<https://hal.science/hal-04301094>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Représentations sociales

Fabrice Buschini & Fabio Lorenzi-Cioldi

Université de Genève

Les représentations sociales renvoient à une forme de connaissance de sens commun portant sur différents objets de la réalité sociale qui sont au cœur des conversations quotidiennes (p. ex., le Sida, le genre, les nouvelles technologies, la santé, l'intelligence, etc.). Elles jouent un rôle important dans les interactions entre groupes sociaux, dans la manière dont leurs membres perçoivent et comprennent leur environnement, et communiquent entre eux.

Émergence d'un concept

La théorie des représentations sociales, initialement formulée par Serge Moscovici (1961, 1976, 2008), repose sur la prémisse que les individus utilisent plus d'une forme de raisonnement. Cette idée se retrouve chez plusieurs chercheurs dans le domaine des sciences humaines. En sociologie tout d'abord, Émile Durkheim (1898) établit une distinction entre représentations individuelles et collectives. Pour cet auteur, les représentations individuelles renvoient à des états cognitifs propres à l'individu. La communication de ces états nécessite l'intervention de la collectivité afin de les transformer en pensées sous la forme d'images, de mots, de symboles, etc. À l'inverse, les représentations collectives s'imposent à tous les membres de la collectivité dans la mesure où elles incarnent ces pensées sous une forme institutionnalisée. En anthropologie, c'est Lucien Lévy-Bruhl (1922, 1949) qui, à travers l'examen des cultures dites « primitives », distingue deux modes de raisonnement qu'il dénomme mentalité civilisée et mentalité primitive. La première repose essentiellement sur un raisonnement logique, tandis que la seconde repose sur une pensée magique où domine la notion de *participation*. Dans cette forme de pensée, les êtres et les choses qui composent l'univers participent les uns des autres. Les frontières entre les individus, les animaux, les plantes et même les mondes (comme ceux des rêves et de l'éveil, par exemple) sont poreuses. La participation qui est au cœur de la mentalité primitive est incompatible avec la mentalité civilisée où règnent en maîtres les principes d'identité, de non contradiction et du tiers exclu, bases de la logique formelle. En psychologie, une distinction

analogue a été formulée par Jean Piaget (1932, 1945) lorsqu'il opposait la pensée de l'enfant à la pensée de l'adulte. Dans l'enfance règne une pensée pré-opératoire qui ne s'achève qu'à l'adolescence, où débute la maîtrise des opérations de la logique formelle, caractéristiques de la pensée opératoire des adultes.

Alors que chez Piaget une forme de raisonnement remplace l'autre au cours du développement, que chez Lévy-Bruhl elles relèvent de cultures différentes, et que chez Durkheim elles sont radicalement distinctes, l'innovation de Moscovici consiste à proposer une approche plus dynamique dans laquelle plusieurs modes de raisonnement coexistent en tout individu (Moscovici, 1981). Même les adultes dont le développement cognitif leur permet de maîtriser les principes du raisonnement logique utilisent fréquemment une pensée représentative plus symbolique. Le fait que deux modes de pensée puissent coexister, non seulement chez un même individu, mais également au sein d'une même représentation sociale, a été dénommé par Moscovici (1961) *polyphasie cognitive*¹ (voir aussi Jovchelovitch, 2008). La vie quotidienne génère en effet de nombreuses contraintes qui nous poussent à prendre des décisions, ou à adopter des positions, qui ne suivent pas forcément les principes de la logique formelle. Dans le sens commun, le contenu des objets sur lesquels portent les raisonnements prime sur les principes formels, contrairement au raisonnement scientifique, où l'objet étudié se soumet à ces principes (Clémence & Doise, 1995; Lorenzi-Cioldi & Clémence, 2010; Moscovici & Hewstone, 1983 ; voir Doise, 1990). Ainsi, lorsque Jovchelovitch et Gervais (1999) étudient la représentation sociale de la santé et de la maladie dans la communauté chinoise en Angleterre, elles observent qu'à l'exception des plus âgés, vivant isolés dans leur société d'accueil, ses membres mobilisent à la fois des pratiques et des connaissances liées à la médecine chinoise traditionnelle et à la médecine moderne occidentale, sans contradiction apparente. De même, dans sa célèbre étude de la représentation sociale de la folie, réalisée dans un milieu rural où des malades mentaux sont placés dans des familles d'accueil par l'hôpital psychiatrique, Denise Jodelet (1989a) constate un fait troublant. Alors même qu'on déclare dans ces familles que la folie n'est pas contagieuse, tant la vaisselle propre au malade que son linge sont lavés à part. Cette pratique de séparation des eaux de lavage, qui

¹ Polyphasie cognitive : capacité d'un système cognitif (pensée individuelle) ou socio-cognitif (représentation sociale) à tolérer en son sein la présence d'éléments de connaissance incompatibles.

n'est certes pas mentionnée spontanément, dénote clairement l'idée d'une contagion de la folie qui est par ailleurs sincèrement niée (hébergerait-on des malades si on les pensait contagieux ?). Il s'agit là encore d'un exemple frappant de polyphasie cognitive.

Le rôle dynamique que Moscovici confère aux représentations sociales situe celles-ci à l'interface du psychologique et du sociologique. Ce positionnement implique que les représentations sont tout à la fois des objets sociaux se modifiant au gré de l'interaction humaine, et des objets cognitifs possédant une organisation et une cohérence internes. Ce dernier aspect des représentations éloigne la notion du sens que lui attribuait Durkheim, pour qui représentations individuelles et collectives relevaient de deux registres radicalement distincts, les premières étant variables et temporaires, les secondes partagées et en quelque sorte intemporelles. Sur le plan historique, cette transformation en profondeur de la notion de représentation a été rendue possible par ce qu'il est convenu d'appeler en psychologie le « new look », la révolution cognitive des années 1950 qui a mis au premier plan l'étude des processus mentaux. Cette nouvelle orientation de la discipline a en effet largement supplanté l'approche behavioriste qui met l'accent sur des données observables – à savoir les réponses apportées par un organisme passif à un stimulus externe –, ouvrant la voie à ce que l'on dénomme le cognitivisme, notamment en psychologie sociale. L'étude du fonctionnement psychologique s'est dès lors appuyée sur le postulat selon lequel des états psychologiques internes, conçus comme des activités cognitives individuelles, sont à la fois le produit et le facteur générateur, des comportements, opinions et attitudes.

C'est ainsi qu'à partir des années 1960, l'étude des activités représentatives des individus emprunte deux chemins résolument différents: l'un, le courant de la cognition sociale qui va prédominer dans le monde anglo-saxon, traitera de biais cognitifs dans la perception et le jugement, comme le suggère la célèbre métaphore du *cognitive miser* (Fiske & Taylor, 1984; Ross & Nisbett, 1991). L'autre, inauguré par Moscovici, traitera les représentations sociales comme étant des modes de communication situés à l'articulation du social et du psychologique, se refusant ainsi de considérer la pensée humaine comme étant affectée de biais. Dans sa perspective, ceux-ci en fonderaient plutôt la richesse.

Or c'est précisément pour situer cette nouvelle discipline des représentations sociales que nous allons tout d'abord la confronter avec quelques notions de la cognition sociale.

Des représentations mentales aux représentations sociales

La littérature qui relève de la cognition sociale a amplement documenté l'existence de différentes *représentations mentales* du groupe, dont les principales sont les entités, les prototypes, et les exemplaires.

Dans le modèle des entités, les groupes sont envisagés comme des ensembles discrets, mutuellement exclusifs et exhaustifs. Le trait distinctif d'un groupe est son homogénéité: ses membres partagent les mêmes caractéristiques au même degré. Les attributs du groupe représentent leur essence, ce sans quoi ils deviendraient « autre chose » que ce qu'ils ne sont. Pour illustrer, ce type de représentation mentale du groupe émerge souvent dans les mouvements de revendications identitaires. Le nationalisme ethnique, affirme Hobsbawm (1995), « est la croyance que l'identité d'un groupe consiste en quelques caractéristiques existentielles, supposées primordiales, immuables et donc permanentes et individuelles, partagées par tous les membres du groupe et par aucun autre » (pp. 500-501). Le modèle en prototypes postule en revanche une organisation cognitive de l'information basée sur des degrés d'appartenance à une catégorie. Le prototype est le centre de gravité d'un groupe, un résumé qui exhibe les attributs les plus fréquents de ses membres. La possession de tous les attributs définissant le groupe n'est plus, comme pour les entités, un critère nécessaire d'appartenance. Il en découle que les groupes ne sont jamais très homogènes et qu'ils ne se démarquent pas les uns des autres par des frontières nettes. Chaque groupe est représenté par un petit nombre d'individus, qualifiés de « centraux », de « bons exemples ». Ce modèle encourage la diversité au sein du groupe, une diversité qui peut revêtir l'aspect de différences individuelles, mais le plus souvent de contrastes entre des sous-ensembles de personnes (p. ex., les femmes au foyer, les femmes managers, etc.). Un prototype entretient donc, dans une certaine mesure, les particularités individuelles. Mais c'est au modèle en exemplaires de souligner le plus fortement ces particularités. Ce modèle récuse l'idée que la représentation mentale d'un groupe soit basée sur un petit nombre de caractéristiques modales plus ou moins intensément partagées par les membres du

groupe. Il n'accorde pas non plus de rôles particuliers aux membres les plus typiques du groupe. Il postule, inversement, que les individus récoltent et entreposent en mémoire de l'information beaucoup plus concrète, circonstanciée, se rapportant à chacun des membres du groupe. Selon Smith (1992), « Un exemplaire ... diffère d'un prototype ou d'un schème qui implique généralement des connaissances abstraites sur les propriétés typiques ou attendues d'un groupe social. Les exemplaires (les représentations cognitives d'individus) peuvent s'échelonner de représentations très détaillées et complètes de personnes spécifiques (ma mère ou mon collègue) à des représentations minimales comportant seulement deux ou trois attributs » (p. 109).

Les travaux de la cognition sociale font état de tentatives répétées et laborieuses pour valider un modèle de représentation mentale des groupes aux dépens des modèles concurrents. Ces modèles décrivent des formes disparates de pensée qu'il convient de restituer aux conditions concrètes de la vie des individus dans leurs groupes. En effet, dans la perspective des représentations sociales, ces différentes représentations du groupe ne sont plus mutuellement exclusives. Les modèles cognitifs acquièrent un sens nouveau lorsqu'ils sont examinés en fonction de la place qu'occupent les groupes dans la structure sociale (Moscovici, 1986, p. 72-74). Les groupes dominants se présentent comme des collections de personnes disparates, tandis que les groupes dominés se présentent comme des agrégats de personnes plus similaires et indifférenciées. Ainsi, si les dominés surgissent comme des entités dotées d'une essence s'appliquant uniformément à tous leurs membres, les dominants semblent organisés autour d'un petit nombre de cas typiques, des exemplaires, voire des coalitions de personnalités à part entière (cf. Lorenzi-Cioldi, 2001; Lorenzi-Cioldi & Clémence, 2004).

C'est donc bien l'élaboration d'une représentation sociale des groupes collection et agrégat qui permet de conférer une signification aux différentes propriétés formelles des groupes conceptualisées dans le courant de la cognition sociale. Ce sont bien des paramètres qui ressortissent aux interactions sociales, et notamment à leur inscription au sein d'une hiérarchie sociale, qui permettent de contempler sous un jour nouveau les représentations mentales du groupe formalisées à tour de rôle par des modèles cognitifs rivaux et inarticulés. Nos travaux montrent ainsi que les groupes de statut supérieur propagent des conceptions du monde et de soi en

termes individualistes, tandis que les dominés demeurent rivés à des conceptions plus collectivistes (Lorenzi-Cioldi, 2009; Iacoviello & Lorenzi-Cioldi, 2013).

En résumé, les positions des groupes dans la hiérarchie sociale rendent compte de l'aspect qu'assument les groupes sociaux en termes d'entités, de prototypes ou d'exemplaires. On passe ainsi de modèles qui rivalisent d'élégance de par leurs propriétés formelles, à des modèles complémentaires et nécessaires, les uns autant que les autres, pour décrire la manière dont les groupes dominants et les groupes dominés s'inscrivent dans les représentations quotidiennes. Comme l'affirment Rateau, Moliner, Guimelli et Abric (2011), les courants de recherche qui visent à « établir des liens entre les processus socio-représentationnels et d'autres processus traditionnellement étudiés dans le domaine de la cognition sociale, apparaissent comme la voie la plus prometteuse en ce qui concerne de futurs développements de la théorie » (p. 478).

Présence d'une théorie

Étudier les représentations sociales est un moyen efficace d'observer et de comprendre comment les groupes humains interprètent et construisent, à la fois sémantiquement et symboliquement, leur réalité. La manière dont les individus et les groupes se représentent leur environnement social influence leurs comportements et leurs interactions. Ces enseignements de la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1961) sont aujourd'hui bien établis. En quarante ans, les représentations sociales ont d'ailleurs su s'imposer comme un domaine d'investigation important de la psychologie sociale. Les conférences internationales biennales qui lui sont consacrées depuis 1992 en témoignent, fédérant des chercheurs de nombreux pays, provenant de tous les continents. La théorie des représentations sociales, certes à l'écart des courants dominants de la psychologie sociale américaine – la traduction en langue anglaise de l'ouvrage qui la fonda est somme toute récente (Moscovici, 2008) – se révèle pourtant féconde et dynamique.

Une recherche bibliographique dans les principales bases de données en psychologie (*PsychInfo*, *PsyCritique*, *Psycharticle*, *Psychindex*, et *Eric*), sélectionnant les publications comportant le terme de « *social representations* » (en langue anglaise) dans leur titre, illustre la diffusion de la théorie des représentations sociales. La recherche, effectuée en février 2013, a produit un échantillon de 643

publications. Parmi celles-ci, 23% sont des articles purement théoriques ou méthodologiques. Mais la majorité des articles concerne l'application de la théorie à des domaines spécifiques. Parmi ceux-ci émergent des travaux portant sur l'interculturel et la psychologie communautaire (17%), la santé et la maladie (16%) et le SIDA (7%), la politique et l'idéologie (11%), le développement et l'éducation (9%), les organisations, l'économie et le travail (8%), la communication et le multimédia (7%), le genre et les rôles familiaux (5%), les relations interpersonnelles et intergroupes (4%), la mémoire sociale (2%), et l'environnement (2%). Le reste de ces articles (6%) renvoie à l'utilisation de la notion de représentation sociale dans d'autres disciplines que la psychologie sociale ou en la comparant à d'autres notions de la discipline. Cette variété témoigne de la préoccupation de la théorie pour comprendre l'émergence et l'évolution de problématiques sociétales. On remarque ainsi que les thématiques traitées par la théorie sont en phase avec les débats de société, ce qui renforce sa spécificité en regard de la cognition sociale, et en fait un véritable baromètre des courants qui produisent et agitent les sociétés.

Cette recherche documentaire ne s'appuie que sur des revues et éditeurs indexés par les bases de données et, à ce titre, ne saurait prétendre à l'exhaustivité. Néanmoins, il est intéressant de noter que, parmi les articles recensés, la majeure partie (51,9 %) est écrite dans la langue d'échange de la communauté scientifique, attestant la volonté de diffusion de cette théorie. La proportion de publications en portugais (14,2 %) est similaire à celle réalisée en français (17,3 %), langue originelle de la théorie. Cela atteste d'une diffusion importante dans les pays lusophones, due en grande partie au succès qu'a rencontré la théorie au Brésil. Viennent ensuite l'allemand (6,9 %), l'espagnol (4,8 %) et l'italien (2,3 %), les autres langues d'Europe centrale ou des pays scandinave ne dépassant pas 1 % chacune. Mais cette apparente faiblesse doit être relativisée au regard de la faible proportion de revues scientifiques de langues européennes indexées dans les bases de données que nous avons utilisées.

Après cette évocation de la diffusion et des domaines d'application de la théorie des représentations sociales, considérons-en les principales approches théoriques.

Les approches et leurs méthodes

Pour des raisons à la fois historiques et géographiques, différentes façons d'appréhender les représentations sociales ont vu le jour. À chacune correspond une lecture particulière de la théorie princeps, mais aussi une manière propre d'étudier les représentations dans le champ social. Cinq approches principales peuvent être distinguées. Comme toute classification, celle-ci est imparfaite et ne rend que partiellement compte du fonctionnement de ce domaine de recherche. Elle permet néanmoins d'en fournir une cartographie claire.

Approche anthropologique

Pour l'approche anthropologique, les représentations sociales sont « une forme de connaissance courante, dite “de sens commun”, caractérisée par les propriétés suivantes : 1. elle est socialement élaborée et partagée ; 2. elle a une visée pratique d'organisation, de maîtrise de l'environnement (matériel, social, idéal) et d'orientation des conduites et des communications ; 3. elle concourt à l'établissement d'une vision de la réalité commune à un ensemble social (groupe, classe, etc.) ou culturel donné » (Jodelet, 1991, p. 668). Cette approche étudie les représentations sociales de manière monographique au sein même du contexte social dans lequel elles sont produites. Il s'agit en effet d'obtenir une connaissance détaillée et approfondie de ces constructions sociales, en les étudiant sous tous les aspects dont elles relèvent (communications, pratiques, conflits, histoire, mémoire, institutions, symboles, etc.). Pour ce faire, cette approche adopte une méthodologie essentiellement qualitative, en se servant d'une palette d'outils qu'elle emprunte à plusieurs disciplines des sciences humaines. Dans l'anthropologie, tout d'abord, elle puise les techniques d'observation participante où le chercheur étudie son objet en s'immergeant dans le contexte même de production, interagissant au quotidien avec les acteurs de ce contexte social et requérant l'aide d'informateurs privilégiés qui y occupent un statut particulier (notables, prêtres ou chamans, médecins ou guérisseurs, etc.). À la psychologie, elle emprunte les techniques d'entretien, notamment non directif. Les questionnaires d'enquête qu'elle élabore sont habituellement l'apanage de la sociologie. Et elle a recours aux techniques d'analyse d'archives en usage en histoire pour traiter le matériel écrit (documents, récits, registres, etc.) ou oral (rituels, contes, mythes, etc.) transmis au cours des générations. Malgré ces multiples emprunts, le regard porté sur l'objet d'étude est résolument celui de la psychologie sociale. Dans la mesure où cette approche s'est tout d'abord développée, sous

l'influence des travaux de Serge Moscovici (1961) et de Denise Jodelet (1984, 1989a, 1989b), au sein même du laboratoire de psychologie sociale de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, qu'il fonda et qu'elle dirigea ensuite, elle est parfois qualifiée d'école de Paris. Mais elle a également inspiré outre-Manche un intérêt pour la genèse des représentations sociales, avec notamment les études de Duveen et Lloyd sur la représentation des genres, menées dans une optique développementale (Duveen & Lloyd, 1990 ; Lloyd & Duveen, 1992), ou pour leur aspect diachronique, avec le *modèle Toblerone* proposé par Bauer et Gaskell (1999) pour étudier les représentations sociales, notamment celle des biotechnologies (2002).

Une illustration de l'approche anthropologique est fournie par l'étude déjà mentionnée de Jodelet (1989a) sur la représentation sociale de la maladie mentale. Cette étude de terrain, au sein d'une communauté regroupant une dizaine de communes où des malades mentaux sont hébergés par des habitants sous le contrôle de l'institution psychiatrique, s'est étendue sur quatre années. Elle a permis à Jodelet d'observer un véritable système social, en le resituant dans le contexte historique où il s'est développé. Ce faisant, elle a pu accéder non seulement à la représentation sociale de la folie de ce milieu rural, mais aussi aux pratiques qui y sont liées. Elle observe ainsi des pratiques instituant de mise à l'écart des malades qui, bien qu'incompatibles avec les prescriptions de l'hôpital psychiatrique, sont entretenues par une pression normative de la communauté. Le fait d'assigner une place et un statut à part aux malades permet ainsi d'apaiser des tensions présentes au sein de la communauté et avec les communes environnantes. Mais c'est surtout une manière de combattre des craintes identitaires provenant de la proximité des malades et de leur contagiosité symbolique signifiée par les pratiques de séparation des eaux déjà évoquées. La maladie mentale relève quant à elle davantage de l'être que de l'avoir. Contrairement à d'autres pathologies que l'on peut avoir, la folie atteint l'essence même du malade : il est malade, il est fou. Elle apparaît comme une substance qui, à l'image d'un processus physico-chimique caillant les fluides animaux, va affecter l'équilibre de l'organisme, assuré par l'antagonisme de ses deux composantes que sont le cerveau, renvoyant au social, et les nerfs, à la nature. Les causes attribuées communément aux comportements permettent de préciser le type d'atteinte. Il est possible d'orienter les comportements en agissant sur leurs causes

culturelles que sont l'éducation et la mentalité. En revanche, les causes naturelles que sont le caractère et la maladie vont déterminer des comportements impossibles à influencer. Les malades mentaux sont généralement sous la coupe d'une atteinte des nerfs, hormis pour la figure de l'innocent, sorte d'arriéré ou d'idiot du village, qui se démarque au sein de leur taxonomie. Le maboul et l'épileptique souffrent d'un détraquement ou d'un désordre des nerfs, habituel pour le premier et sous forme de crises effrayantes pour le second. Les progrès de la psychopharmacologie les font apparaître comme des figures du passé. Le fou mental et le gars du cabanon sont au contraire des figures actuelles dont l'atteinte nerveuse moins visible affecte le caractère. En ce sens ils sont perçus comme plus dangereux, car leur comportement est orienté vers autrui par leur malignité pour le premier ou leur hardiesse pour le second.

Approche structurale

L'approche structurale s'est quant à elle initialement développée à l'université d'Aix-en-Provence, grâce aux travaux de Jean-Claude Abric (p. ex., 1976, 2003b; Rateau, Moliner, Guimelli, & Abric, 2011) et de Claude Flament (1987, 1989, 1994). Comme elle considère que les représentations sociales sont des « ensemble[s] organisé[s] d'informations, d'opinions, d'attitudes et de croyances à propos d'un objet donné » (Abric, 2003a, p. 59), cette école s'intéresse essentiellement à la manière dont ces éléments s'organisent, c'est-à-dire à la structure des représentations sociales. Au moyen d'une approche quantitative qui s'appuie sur différentes techniques et méthodes de recueil et d'analyse de données, elle vise à repérer comment les éléments d'une représentation sociale s'organisent en déterminant leur statut. Elle est à l'origine de la théorie du noyau central qui stipule que toute représentation sociale se structure autour de quelques éléments centraux qui forment un noyau consensuel. Celui-ci assure à la représentation à la fois son sens et sa stabilité. Les autres éléments de la représentation, périphériques par définition, permettent aux variations individuelles d'apparaître. C'est par l'intermédiaire de leurs éléments périphériques que des représentations portant sur différents objets (p. ex., sexualité et SIDA) s'articulent au sein d'un système représentationnel.

L'étude de la structure d'une représentation comporte trois étapes. Après avoir inventorié le contenu de la représentation, on repère comment l'ensemble des

éléments qui la constituent s'organisent et on s'assure ensuite du statut des éléments en testant leur centralité. Pour avoir accès au contenu de la représentation d'un objet, la voie royale reste selon Abric (2003b) l'entretien, mais l'auteur mentionne également des techniques d'associations ou d'évocations verbales qui, pour des raisons pratiques, sont plus souvent privilégiées par cette approche. Il s'agit alors de demander aux participants d'associer des mots ou expressions à partir d'un mot inducteur formé par le nom de l'objet de représentation étudié, et donc d'indiquer tous les mots ou expressions que leur évoque ce mot inducteur. Ces associations ou évocations peuvent être soit hiérarchisées soit libres, selon que l'on demande aux participants de ranger leur production par ordre d'importance pour l'objet de la représentation, ou que l'on postule que l'ordre de production reflète cette importance. Pour repérer comment se structure le contenu représentationnel, différentes techniques sont utilisées. En croisant, pour toutes les associations, les critères de fréquence (nombre de fois où l'élément de contenu est mentionné) et d'importance (rang moyen conféré à l'élément), quatre cas de figure apparaissent. Certains éléments sont à la fois mentionnés fréquemment et cités en priorité par les individus. Ils occupent très probablement une place centrale dans la représentation. Au contraire, les éléments considérés comme peu importants par les individus (classés dans les derniers rangs) joueraient un rôle périphérique dans la représentation. Ils se situent alors dans une première ou une seconde zone périphérique, selon leur forte ou faible fréquence d'apparition. Quant aux éléments cités prioritairement, mais peu fréquemment, ils sont dits contrastés, dans la mesure où ils sont probablement centraux, mais uniquement pour un sous-groupe de la population interrogée qui aurait donc une représentation différente de l'objet. Une autre technique consiste, à partir d'un contenu préalablement recueilli, à demander aux participants de le classer par importance à l'aide de regroupements contrastés successifs de taille équivalente. Chaque participant doit ainsi indiquer le petit groupe d'éléments qu'il estime être le plus caractéristique de l'objet et celui (de même taille) qu'il estime le moins caractéristique. Parmi les éléments restants, il répète la même procédure avec des regroupements de même taille. Et ainsi de suite jusqu'à épuisement des éléments. On attribue ensuite une note croissante aux différents regroupements en allant du moins caractéristique au plus caractéristique. Les résultats de ce questionnaire de caractérisation apparaissent à l'examen des distributions de fréquence de chaque élément de contenu. Un histogramme des fréquences en forme de « J » dénote

probablement un élément central de la représentation; lorsqu'il approche la forme gaussienne du « \cap », il dénote un élément périphérique; et lorsqu'il revêt la forme du « U », un élément contrasté.

Inspirée de la théorie des graphes, l'analyse de similitude (Flament, Degenne, & Vergès, 1971) est une méthode qui permet non seulement d'étudier la structure des représentations sociales, mais également d'en fournir une description graphique sous la forme de l'*arbre maximum*. Il s'agit, parmi tous les arbres possibles du système de similitude, de celui dont la somme des arêtes (intensité des liens unissant deux éléments) est la plus forte. Dans cette représentation graphique, les éléments qui entretiennent le plus de liens avec d'autres éléments (fort degré de voisinage) ont de grandes chances de faire partie du noyau central de la représentation. Mais ce critère n'est pas suffisant pour statuer. Il faut également tenir compte de la force des liens qui unissent les éléments, car celle-ci peut moduler ce critère de voisinage. En outre, Flament (1996) met en garde contre la tentation de considérer que la structure des données mise à jour par l'analyse de similitude correspond de manière isomorphe à la structure de la représentation de l'objet étudié. Il mentionne à ce propos le cas d'éléments que l'analyse de similitude peut faire apparaître comme excentrés, alors qu'ils font partie du noyau central de la représentation. C'est pourquoi s'assurer du véritable statut d'un élément de représentation, en testant sa centralité, est indispensable (Moliner, 1994b). La technique la plus simple est celle de la reconnaissance de l'objet. Elle consiste à demander aux individus si les éléments de contenu préalablement recueillis sont certainement, peut-être, ou pas du tout, caractéristiques de l'objet de la représentation sociale.

Moins simples, mais plus fiables car plus indirectes, deux autres méthodes ont été proposées par Pascal Moliner. Toutes deux s'appuient sur l'élaboration d'un scénario minimal et ambigu pour tester la centralité d'un élément. Il s'agit d'un petit texte qui décrit de manière floue et minimale l'objet de représentation sans le nommer. La technique d'induction par *scénario ambigu* (Moliner, 1993) consiste ensuite à conclure ce texte en précisant soit qu'il s'agit de l'objet de représentation étudié, soit qu'il ne s'agit pas de cet objet. Les participants sont ensuite répartis aléatoirement en deux groupes correspondant respectivement aux deux scénarii. Ils doivent alors évaluer les éléments du contenu recueillis dans une phase antérieure comme plus

ou moins caractéristiques de l'objet décrit par le scénario. Lorsque l'on compare les moyennes obtenues par chaque élément dans les deux groupes, la présence d'une différence significative révèle la centralité de l'élément évalué. En revanche, si l'élément est évalué de la même manière dans les deux groupes, on en conclut qu'il joue un rôle périphérique dans la représentation. La technique de *mise en cause* (Moliner, 1994b) repose sur la même logique, mais procède de manière inverse. À l'issu du scénario, ce sont les éléments de contenu qui sont niés individuellement. Les participants doivent alors juger si l'objet décrit dans le scénario peut être ou non l'objet de représentation. Comme le noyau central d'une représentation en assure à la fois le sens et la stabilité, il n'est pas négociable. La disparition d'un de ses éléments mène logiquement à la disparition de la représentation. Si la présence d'un élément central est mise en cause en conclusion du scénario, les participants devraient unanimement déclarer que l'objet décrit n'est pas l'objet de la représentation. Ainsi, lorsque Moliner étudie la représentation sociale de l'entreprise, il présente à ses participants le texte suivant : « Depuis de nombreuses années, SOLITEC réunit plusieurs dizaines de personnes aux compétences et aux intérêts divers. Chacune de ces personnes contribue à sa manière au fonctionnement de cette organisation qui est reconnue comme l'une des plus importantes de sa spécialité ». Les participants doivent ensuite décider si SOLITEC est une entreprise si, par exemple, elle n'est pas un lieu d'épanouissement personnel ou si elle ne fait pas de profit. Le profit étant un élément central de la représentation sociale de l'entreprise, sa mise en cause provoque un refus de reconnaître en SOLITEC une entreprise, refus que l'analyse statistique permet de considérer comme unanime. Ce n'est en revanche pas le cas pour l'épanouissement personnel. Il est également possible de faire l'économie du scénario en demandant directement aux participants si l'objet de la représentation étudiée serait encore cet objet en l'absence de l'élément testé. Les résultats obtenus par cette approche se résument souvent à dégager, parmi une liste de caractéristiques, celles qui sont centrales pour la représentation sociale étudiée. Ainsi par exemple la représentation sociale des études (Flament, 1995, 1999 ; Moliner, 1995 ; Moliner & Tafani, 1997 ; Tafani & Bellon, 2001) est composée d'un nombre d'éléments considérés comme importants par les individus interrogés (entre 10 et 20, selon les groupes interrogés). Pourtant, parmi ces éléments, seuls quelques-uns font partie du noyau central de la représentation. Ce sont essentiellement le développement des capacités de réflexion

et l'enrichissement personnel, auxquels viennent s'adjoindre, selon les groupes interrogés ou les critères adoptés par les chercheurs pour s'assurer du caractère consensuel de l'élément (seuil de réfutation arbitraire, test du χ^2 , de Kolmogorov-Smirnov, etc.), l'acquisition de connaissances, de qualifications, l'accès à un niveau de culture et, parfois, l'obtention d'un diplôme, la préparation d'un avenir, la nécessité de travail et de volonté.

Le rôle crucial que joue le noyau central, non seulement au sein de la représentation, mais également au sein de l'approche structurale, laisse dans l'ombre le reste de la représentation, composé d'éléments périphériques, mais aussi les relations que tous ces éléments, y compris centraux, peuvent entretenir les uns avec les autres. Pour échapper à cet aspect réducteur, l'analyse de similitude, et plus récemment la technique des *schèmes cognitifs de base*, peuvent utilement venir compléter l'identification du statut des éléments de la représentation. Cette dernière technique, proposée par Guimelli et Rouquette (1992), permet également de se prononcer sur la centralité des éléments associés à l'objet de représentation étudié (voir Guimelli, 2003 ; Rouquette & Rateau, 1998), mais en examinant systématiquement comment les participants évaluent différentes relations pouvant exister entre les éléments que la représentation leur évoque et l'objet même de la représentation. Les auteurs soumettent aux participants 28 relations qu'ils considèrent comme exhaustives au prix parfois d'une certaine redondance. Ces schèmes cognitifs de base se répartissent en relations descriptives (par exemple : « l'objet de représentation signifie la même chose que votre réponse »), de praxie (« on utilise l'objet de représentation pour faire votre réponse ») et d'attribution (« l'objet de représentation a pour effet, entraîne votre réponse »). L'aspect systématique de cette technique en fait à la fois la richesse et la faiblesse. En effet, si toutes les relations sont examinées, elles sont parfois, selon l'objet étudié et les éléments évalués, difficiles à comprendre, voire artificielles.

Approche des principes organisateurs

L'approche des principes organisateurs de prises de position individuelles des représentations sociales, parfois dénommée approche dynamique ou socio-dynamique, a été développée par Willem Doise (1986, 1990) et ses proches collaborateurs (Clémence, Doise, & Lorenzi-Cioldi, 1994). Selon Doise (1986, p. 85),

les représentations sociales sont des « principes générateurs de prises de position liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports ». Toute représentation sociale repose ainsi sur une base commune. Mais, contrairement à l'approche structurale, le consensus n'est pas localisé dans la nécessaire présence d'éléments de contenu, jugés essentiels pour l'objet de représentation. Le consensus porte ici sur la présence de dimensions ou de principes qui sous-tendent, et donc structurent, l'objet de représentation. Si les individus s'accordent sur l'existence de ces principes, ils diffèrent en revanche sur le sens ou l'importance qu'ils leur accordent. Ils occupent donc des positions particulières sur ces dimensions qui relèvent non point du hasard ou de leur idiosyncrasie, mais d'insertions sociales différentes, que Doise (1992) qualifie d'ancrages. Une méthodologie quantitative, combinant différentes méthodes d'analyse de données, notamment multidimensionnelles, est privilégiée par cette approche (Doise, Clémence, & Lorenzi-Cioldi, 1992). Elle procède en trois étapes qui reflètent ses postulats théoriques. Il convient tout d'abord de mettre à jour le *champ commun* de la représentation, son contenu, au moyen par exemple d'entretiens réalisés autour de l'objet étudié, à partir desquels seront élaborées différentes propositions. Il faut ensuite repérer comment se structure ce contenu, afin d'en dégager les *principes organisateurs*, en soumettant par exemple les évaluations des propositions à une analyse multidimensionnelle. Pour terminer, les prises de position sont précisées sur ces principes, par exemple en comparant les moyennes qu'obtiennent certains groupes sur les dimensions d'une analyse factorielle, ou plus directement, à travers la réalisation d'une analyse factorielle des correspondances ou d'une analyse discriminante. Illustrons cette approche par deux exemples.

Un programme d'études sur les représentations du travail des psychologues, exposé de manière détaillée ailleurs (Doise, Mugny, De Paolis, Kaiser, Lorenzi-Cioldi, & Papastamou, 1982; Palmonari, 1981), illustre le rôle des principes organisateurs dans l'émergence de prises de position contrastées à propos d'un même objet de représentation. Plusieurs enquêtes furent réalisées à l'aide d'un questionnaire portant sur quatre types d'images du travail des psychologues. Ces images, identifiées ici par des lettres de l'alphabet, peuvent être sommairement ordonnées sur un continuum d'engagement politique. La typologie évolue du type a, ouvertement

politique (par exemple, *La psychologie est souvent utilisée pour détourner l'attention des vrais problèmes sociaux affrontés par les individus*), vers le type *d*, ouvertement clinique (*La psychologie peut produire une meilleure connaissance de soi chez les individus*). Les participants (selon les enquêtes : des étudiants en psychologie, des praticiens dans différents secteurs cliniques et assistanciers) exprimaient leur degré d'accord avec une série de propositions reflétant chacun des types d'images. Une analyse des moyennes a d'abord fait apparaître que les items relevant du type *a*, les plus politiques, étaient consensuellement refusés, tandis que les items relevant des types intermédiaires, *b* et *c*, étaient massivement acceptés (les items de type *d* apparaissant comme moins consensuels). Ainsi, les types *b* et *c* se ressemblent, et contrastent avec le type *a*. Bien différent est toutefois le portrait des résultats qui émerge lorsqu'on soumet les mêmes données à l'analyse factorielle. Les corrélations, comme le premier facteur de l'analyse, font apparaître une intense covariation des items qui composent les types *a* et *b*, à savoir des items, respectivement, refusés et acceptés. La covariation d'items aussi hétérogènes sur le plan de leurs degrés d'acceptation s'est avérée due au fait que les deux images rendent compte de l'intervention du psychologue sur la société. Ce facteur peut par conséquent être nommé « politique ». Son émergence s'explique de la manière suivante: l'extrémisme inscrit dans le type *a* occasionne le rejet des items correspondants, tandis que le caractère plus modéré du type *b* amène l'acceptation de ces items – sur un fond commun d'interventionnisme politique. L'hétérogénéité des items qui relèvent de ces deux types se limite donc au niveau de l'accord qu'ils suscitent. Le facteur qui fait covarier ces deux types d'items représente bien un enjeu politique autour duquel des psychologues de différentes orientations et insertions professionnelles se positionnent différemment, saturant fortement jusqu'à faiblement le facteur (pour d'autres détails, cf. Doise, Clémence, & Lorenzi-Cioldi, 1992, pp. 88-96).

Le second exemple concerne la manière dont les individus ancrent leurs perceptions dans des frontières entre groupes. Selon la théorie des rôles sociaux (Wood & Eagly, 2010), les stéréotypes de genre découlent de ce qu'hommes et femmes occupent des places et explicitent des rôles sociaux différents, agentiques-instrumentaux pour les uns, communiaux-expressifs pour les autres. Cette idée, compatible avec la perspective des groupes collections et agrégats (Lorenzi-Cioldi, 2009), permet de

faire l'hypothèse qu'en présence d'un conflit catégoriel entre un principe organisateur fondé sur le genre et un principe organisateur fondé sur le statut professionnel, les individus vont pencher pour ce dernier.

Des étudiants universitaires décrivaient deux cadres et deux employés, pour une moitié de sexe masculin et pour l'autre moitié de sexe féminin, en leur assignant des adjectifs qui étaient reportés sur une liste (Lorenzi-Cioldi, 1997). Ces adjectifs comprenaient les stéréotypes habituellement utilisés pour décrire d'une part les cadres et les hommes (par exemple, *indépendant-e*, *compétitif-ve*) et d'autre part les employés et les femmes (*chaleureux-se*, *sensible*). Cette tâche de répartition des adjectifs permet de comprendre la manière dont les participants se représentent les frontières entre les catégories relevant du sexe et de la profession. Plus précisément, elle permet de mettre en évidence le critère qui organise les représentations des cibles: statutaire ou selon le genre. Une analyse appropriée des réponses à cette tâche a montré l'émergence chez les participants de deux critères principaux de répartition des cibles. D'abord, et de manière prépondérante, les participants opposent les deux cadres aux deux employés. Hommes et femmes apparaissent donc comme interchangeable au sein de chaque rôle professionnel. Les adjectifs qui fondent ce clivage désignent les qualités les plus utiles en vue d'explicitier l'un ou l'autre rôle professionnel: les cadres sont décrits comme décidé-es, indépendant-es, et compétitif-ves, alors que les employés sont susceptibles et gentil-les. Le second critère isole la femme employée, décrite comme sensible et émotive, et l'oppose aux deux cadres dans leur ensemble, qui sont décrits par des traits agentiques.

Ces résultats ne mettent donc pas en évidence des oppositions marquées entre les hommes et les femmes en tant que tels: l'opposition des sexes est subordonnée aux différences entre professions ou statuts. D'une part, les contenus expressifs sont davantage associés au statut professionnel le moins prestigieux (plutôt qu'aux femmes comme telles) tandis que les contenus instrumentaux le sont avec le statut de cadre (plutôt qu'aux hommes comme tels). D'autre part, l'appartenance sexuelle de la cible interagit avec son statut professionnel: certaines caractéristiques expressives sont en effet imputées exclusivement à la femme qui occupe le rôle d'employée, tandis que la division entre les sexes n'apparaît d'aucune manière au sein des cadres, à savoir le statut supérieur (cf. Lorenzi-Cioldi, Buschini, Baerlocher, & Gross, 2010). L'employée est particularisée notamment pour ce qui est de ses

tendances à l'empathie. Sa sensibilité, son émotivité, et sa chaleur soulignent l'attention qu'elle prête à autrui dans une relation de subordination, et ce à l'opposé des cadres qui, homme et femme, sont caractérisés précisément par leur carence d'expressivité et par leur esprit analytique et logique.

Les approches basées sur l'analyse discursive ou iconique

Un autre moyen d'aborder les représentations sociales consiste à les étudier à travers le langage en s'intéressant à la manière dont elles s'élaborent dans le discours. Que ce soit sous l'angle définitionnel (Lahlou, 1998), narratif (Jovchelovitch, 2002 ; Laszlo, 2002), dialogique (Markova, 2003), rhétorique (Billig, 1993), métaphorique (Lakoff & Johnson, 1980), ou dans une optique, parfois plus radicale, d'analyse du discours (Parker & Burman, 1993 ; Potter & Litton, 1985), cette approche des représentations sociales, prédominante au Royaume-Uni, se concentre essentiellement sur le langage en tant que construction et interaction sociale et élément fondateur de la réalité sociale. Le langage représente, pour cette approche, le moyen principal sinon unique d'accéder à la pensée sociale (pour une critique d'une psychologie discursive radicale, voir De Rosa, 2006).

Il est difficile d'illustrer cette approche avec des résultats précis, tant ceux-ci reposent sur l'interprétation de matériaux qualitatifs et sont le plus souvent illustrés par des extraits d'entretiens. Les conclusions sont ainsi établies à partir d'entretiens, considérés comme des faits empiriques participant de la construction discursive des représentations et de la réalité sociale. Lorsque les recherches portent sur de véritables objets de représentation sociale, ce qui est loin d'aller de soi lorsque McKinlay, Potter et Wetherell (1993) étudient les décisions d'un jury devant se prononcer sur l'admission dans une association d'artisanat, les résultats illustrent parfaitement l'aspect à la fois dynamique et polémique des représentations sociales qui participent à la construction des identités sociales (voir par exemple Moloney & Walker, 2007). C'est le cas, par exemple, des travaux de Howarth (2007) qui s'intéresse au racisme dans le système scolaire anglais. Il s'agit là d'un véritable objet de représentation sociale dans la mesure où le racisme est un objet qui non seulement génère des enjeux importants, notamment identitaires, qui impliquent et engagent les individus dans des rapports polémiques, mais aussi présente un niveau d'abstraction et de complexité lui permettant d'articuler différentes notions pour

former une théorie de sens commun. En ce sens, pour paraphraser Howarth (2006), les représentations ne sont pas des constructions anodines, comme le fait de se mettre d'accord sur la production artisanale d'un candidat postulant pour entrer dans une association par exemple, mais de véritables outils permettant d'exercer un regard critique sur la société.

Enfin, une approche originale s'est développée en Italie sous l'impulsion de De Rosa (1994, 2002, par exemple). Visant à appréhender les représentations sociales dans toutes les dimensions qu'elles sont susceptibles de revêtir, en accordant une place importante à leurs manifestations iconiques, cette approche combine différentes méthodes et techniques tant qualitatives que quantitatives. Non seulement elle capte les représentations à différents niveaux qui dépassent celui nécessairement considéré du discours, au moyen de techniques variées (réseau sémantique, productions cartographiques ou iconiques, etc.), mais elle soumet chacune de ces productions à différentes formes d'analyse de données. Pour ces raisons, cette manière d'aborder les représentations sociales se présente comme une approche qui prend le parti de recourir à une pluralité méthodologique. En outre elle cherche à déterminer la nature des liens entre les représentations sociales et les autres concepts ou paradigmes relevant de l'étude de la pensée sociale, tels que l'attitude, le stéréotype, l'idéologie, etc. À titre d'illustration, on pourra se référer à la recherche de De Rosa et Bocci (2013) sur l'évolution historique de la représentation sociale de la folie en Italie, appréhendée notamment par interview, échelles de distance sociale, différenciateur sémantique, réseau associatif et production iconique (dessin d'une personne normale, dessin d'une personne folle et dessin que ferait une personne folle). L'analyse de ce matériel, et notamment des productions picturales, indique clairement une évolution de la représentation de la folie au cours du développement allant de la déviance (criminel) vers une folie médicalisée (malade, atteinte cérébrale, etc.) puis une folie psychologique (dépressif, déséquilibre émotionnel, victime sociale, etc.). Mais, parallèlement à cette évolution, émerge une pensée mythique ou magique renvoyant à la monstruosité de la folie et dénotant une représentation polyphasique.

Témoins et garantes de la richesse du domaine de recherche, ces cinq approches des représentations sociales sont souvent présentées comme autosuffisantes, et donc potentiellement incompatibles, dans un regrettable mais commode esprit de

chapelle, ou, moindre mal, font preuve d'une bienveillante ignorance mutuelle. Rares sont les tentatives de collaboration entre les différentes approches ou les recherches qui tentent d'en combiner plusieurs (pour des exceptions, voir Moliner, 1994a, 1995 ; Tafani & Bellon, 2001). Les motifs d'opposition les plus évoqués ne sont pourtant guère fondés. Ainsi, l'antagonisme récurrent entre qualitatif et quantitatif est un leurre, puisqu'étudier les représentations sociales nécessite d'en comprendre à la fois le contenu et les processus (Jodelet, 1984). Le contenu est accessible par des techniques qualitatives, parmi lesquelles figure l'indispensable recueil d'un discours construit, que celui-ci soit oral ou écrit (entretiens ou collectes de textes). Or, déterminer les processus en fonction desquels ce contenu s'élabore ou la manière dont il se structure, passe forcément par une analyse quantitative. La part relative accordée aux versants qualitatif et quantitatif dépend de nombreux facteurs, au nombre desquels le temps et les moyens à disposition pour réaliser la recherche, la précision ou l'accent mis sur les processus étudiés, ou encore les objectifs de standardisation et de comparaison. Mais ce n'est en aucun cas un motif d'incompatibilité entre approches. Pas plus que ne le sont les différents modèles proposés par ces approches, puisqu'ils relèvent en dernier ressort du développement de composantes particulières de la théorie des représentations sociales (objectivation, ancrage, structure, systèmes de communication, métasystème, pratiques, polyphasie, etc.) et de ce fait peuvent, voire doivent, être intégrés.

Malgré ces intérêts divers portés aux différents aspects de la théorie, les deux processus majeurs que sont l'objectivation et l'ancrage ont toujours été pris en compte dans l'étude des représentations sociales depuis le travail fondateur de Moscovici. Même si certaines orientations vouent davantage d'intérêt à l'un des deux processus, elles n'ignorent jamais l'autre. Considérons ces deux processus qui, conjointement, participent à la construction dynamique des représentations sociales.

Objectivation et ancrage

L'objectivation consiste dans la transformation d'un concept ou d'une idée abstraite en une image destinée à en faciliter la compréhension et la reconnaissance.

L'objectivation peut ainsi être conçue comme une forme de domestication de la réalité sociale : quelque chose d'abstrait est transformé en quelque chose concret qui devient le noyau figuratif ou prototype d'une catégorie connue et familière (p. ex.,

Moscovici, 1986). Objectiver comporte des opérations de simplification et de structuration. La simplification se produit par la sélection d'un petit nombre d'éléments constitutifs de l'objet de représentation, qui sont ensuite recombinaison sous la forme de ce que Moscovici nomme un « modèle figuratif » ou un « noyau imageant ». Par la simplicité de sa structure, il va s'imposer à tous, et se substituer à l'objet même qu'il représente, acquérant ainsi toutes les caractéristiques d'un objet réel.

Si l'objectivation explique comment les éléments représentés d'un objet s'intègrent en tant que termes de la réalité sociale, l'ancrage « permet de comprendre la façon dont [ces éléments] contribuent à exprimer et à constituer des rapports sociaux. » (Moscovici, 1961, p. 317). L'ancrage consiste à situer l'objet de représentation au sein d'un réseau de connaissances existantes et socialement reconnues, afin d'en définir précisément le sens et l'usage. Ce processus d'ancrage permet aux différents groupes de la société d'édifier les rapports sociaux qu'ils entretiennent en spécifiant les positions particulières qu'ils occupent par rapport à l'objet et qui les opposent aux autres groupes, ou les en rapprochent. Ainsi, autant l'aspect figuratif d'une représentation est l'élément stable de celle-ci, dont l'évidence et la simplicité lui garantissent à la fois une pérennité et une adaptabilité à son environnement, autant l'ancrage ouvre le champ des possibles en indiquant la manière dont les débats de société s'emparent de cette représentation.

Cet antagonisme fonctionnel de l'objectivation et de l'ancrage confère aux représentations sociales un aspect dynamique. Ainsi, les représentations sociales, selon la place qu'elles occupent dans les débats sociaux, peuvent être tour à tour extrêmement polémiques, relativement stables, voire sédimentées ou hégémoniques, selon le terme de Moscovici. L'évolution de la représentation sociale du SIDA illustre la manière dont une représentation polémique peut se stabiliser. Clivant fortement les sociétés dans les années 1980, l'irruption de cette maladie inconnue dans le champ social est interprétée de manières différentes en fonction de l'idéologie des groupes sociaux : punition divine face à des mœurs dépravées pour les milieux catholiques intégristes, arme biologique échappée des laboratoires de la CIA pour des militants de la gauche, origine ethnique noire pour les milieux racistes, etc. Si à l'époque ces différentes positions s'affrontent dans la manière dont il faut comprendre et répondre à la maladie, et considérer les malades, la représentation du

SIDA a aujourd'hui perdu son caractère polémique. Elle est désormais devenue une représentation sociale stable par l'intégration relativement consensuelle dans le sens commun des découvertes scientifiques réalisées depuis lors, malgré l'apparition régulière de courants minoritaires comme le *barebaking* par exemple (Berg, 2009). D'autres représentations plus anciennes connaissent le mouvement inverse. Ainsi par exemple, la représentation sociale du mariage vient de perdre son caractère hégémonique, ou de représentation collective dans le sens de Durkheim, pour redevenir une représentation sociale polémique lors des récents débats sur le mariage homosexuel.

Concluons ainsi avec Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992) que « Les deux dynamiques de l'objectivation et de l'ancrage sont apparemment opposées: l'une vise à créer des vérités évidentes pour tous et indépendantes de tout déterminisme social et psychologique, l'autre désigne au contraire l'intervention de tels déterminismes dans leur genèse et transformation » (p. 15).

Il est important de rappeler que si les différentes approches des représentations sociales étudient ces deux processus, certaines mettent davantage l'accent sur l'un d'eux. Ainsi par exemple, l'approche structurale se focalise sur l'objectivation à travers la mise en évidence du noyau central d'une représentation, alors que l'approche des principes organisateurs se focalise sur les ancrages à travers la mise en évidence des prises de position de différents groupes à propos d'un même objet de représentation.

Illustrons cette dynamique de l'objectivation et de l'ancrage à travers un exemple. Comme l'a montré le travail fondateur de Moscovici sur la compréhension de la théorie psychanalytique dans le public (1961, 2008), des transformations majeures de l'information scientifique se produisent lorsqu'elle s'inscrit dans le sens commun (Green & Clémence, 2008). Au départ abstraite et spécifique dans sa manipulation experte, l'information acquiert progressivement une signification figurative, métaphorique ou symbolique, en circulant dans la pensée quotidienne. En se stabilisant, cette information fournit des points de référence communs aux agents sociaux.

Sur la base du postulat fondamental de la théorie des représentations sociales posant une symétrie entre pensée scientifique et sens commun, il est possible de

considérer le mouvement inverse, qui va de ce dernier vers le débat scientifique. L'élaboration de l'idéal androgyne en psychologie offre une illustration saisissante de ce mouvement. Les transformations successives des conceptions de la personne androgyne peuvent être lues selon cette clé. On y repère en effet l'effort des scientifiques visant à promouvoir et à légitimer une conception désirable de la personne humaine qui soit à même de se départir des représentations courantes de l'ambiguïté et de la déviance sexuelles.

On a ainsi assisté à l'émergence de trois principales figures de l'androgyne (cf. Lorenzi-Cioldi, 1994). Au départ, vers le pôle le plus concret, il est un être double, mâle ou femelle selon les circonstances. Quel que soit son sexe, cet individu-caméléon se décrit par les stéréotypes des deux sexes, et les alterne dans ses comportements. Il est par conséquent plus souple, adaptable, flexible. Mais, présupposant l'existence du masculin et du féminin, il renoue avec la logique binaire du genre et ne s'avère finalement pas en mesure de braver les modèles d'identité qu'il aspire à supplanter. Bien au contraire, cette androgynie épargne, voire exalte, la dualité des sexes, et remplace le devoir de l'homme d'être masculin et celui de la femme d'être féminine avec celui, doublement contraignant, d'être les deux en alternance.

Évoluant vers davantage d'abstraction, vers le milieu des années 1970, l'androgyne devient alors un être de fusion: il est à la fois mâle et femelle, homme ou femme intégrant avec harmonie les tempéraments des deux sexes dans une synthèse nouvelle. Cette androgynie réalise la coalescence de la masculinité et de la féminité et propose l'avènement d'une personnalité aux comportements singuliers et originaux.

Pouvant difficilement exister dans une société qui persiste à proposer des modèles de comportement marqués par la différence sexuelle, cet être hybride, qui a joué un rôle important de transition dans la valse des représentations, évolue dès le début des années 1980 vers une conception plus angélique en termes de transcendance du masculin et du féminin. Ici, l'abstraction atteint son paroxysme et la personne androgyne échappe aux catégories de la pensée pré-existantes qui en assuraient la familiarité et la compréhension sous des formes le plus souvent pathologiques. L'androgynie psychologique désigne alors l'absence ou le non-emploi d'un schème

de catégorisation basé sur la dichotomie du genre: ni mâle ni femelle. La réification des stéréotypes sexuels est ainsi escamotée par une définition qui appréhende la personne androgyne de manière négative, par ce qu'elle n'est pas ou ne fait pas. De cette manière, la personne androgyne, telle qu'elle est conçue par les scientifiques, est devenue sans corps en quelque sorte. Mais de ce fait, elle échappe désormais aux jugements de sens commun liés à la déviance, l'homosexualité, voire l'hermaphroditisme.

Les trois conceptions de l'androgynie sont ancrées le long d'un axe temporel qui est aussi celui des affrontements inlassables entre des prises de position tout à la fois idéologiques, politiques et scientifiques. Selon la définition pionnière de co-présence de masculinité et de féminité, la personne androgyne incorpore les définitions consensuelles des sexes. C'est la société, avec ses inégalités, faite individu. Selon la définition de fusion, l'androgyne opère la synthèse des qualités sexuées, il les désagrège et les reformule à sa guise. Ce n'est toutefois que selon la définition angélique, plus abstraite, que l'individu androgyne est censé se départir d'une société divisée et inégalitaire. En évoluant de cette manière d'une conception plutôt passive, où il attend d'explicitier des comportements stéréotypiques selon les situations rencontrées, à une conception active, où l'individu a la liberté d'imaginer de nouvelles situations, l'androgyne fortifie sa personnalité en devenant indifférent à la division sexuelle.

Métasystèmes et modes de communication

Pour s'édifier, le sens commun a besoin d'une base sur laquelle assembler des matériaux au moyen d'un mortier ou d'un ciment. Cette base est constituée par les individus, les matériaux par du contenu sémantique et symbolique dont le lien et la cohérence s'établissent grâce à la communication. La communication joue un rôle essentiel dans le sens commun. Véritable véhicule des représentations sociales, elle en assure en effet l'élaboration et la transmission. En ce sens, les représentations sociales ont parfois été associées à la rumeur (Rouquette, 1975, 1996) ou à l'épidémie (Sperber, 1989). Mais la communication permet également aux représentations de se décliner selon différents styles ou différentes logiques (Moscovici, 1961). Dans toute construction il faut un maître d'œuvre. Cette fonction est occupée par le *métasystème normatif* (Moscovici, 1976, pp. 253-255). Ce

métasystème dépend des interactions qui s'établissent entre les différents milieux culturels et sociaux dans lesquels les individus sont intégrés. Il exerce à la fois un contrôle, une validation et une régulation sur la manière dont les représentations vont s'établir comme des systèmes sociocognitifs sur les fondations que constituent les individus, qui sont autant de systèmes cognitifs dépositaires d'une partie des représentations sociales. Cette relation entre métasystème normatif et systèmes cognitifs éclaire la polyphasie cognitive sous un angle qui la rend moins surprenante. En effet, les systèmes cognitifs étant régis par des normes sociales et non pas par la logique formelle, la coexistence d'éléments incompatibles, ou relevant de logiques différentes, ne pose aucun problème et fait sens. Le métasystème normatif préside à la manière dont les éléments constitutifs de la représentation vont être sélectionnés et communiqués. Or ce métasystème dépend étroitement des milieux culturels et sociaux. Dans son étude princeps de la psychanalyse, Moscovici (1961) étudie ces variations à travers la presse française des années 50. Son analyse lui permet de distinguer trois modes de communication médiatique.

La *diffusion*, tout d'abord, est principalement utilisée par la presse d'information qui, s'adressant au plus grand nombre, vise à transmettre et répandre le plus rapidement possible un contenu supposé d'intérêt général. Dans ce but, elle tend à minimiser et négliger les différences sociales des individus auxquels elle s'adresse. Son but n'est pas tant d'influencer ou de convaincre que de permettre à chacun de se forger une *opinion* et de trouver des *occasions de conduite*. La vulgarisation scientifique exemplifie ce mode de communication de masse très répandu dans nos sociétés.

La *propagation* est un mode de communication qui s'adresse à un groupe spécifique. Elle vise à indiquer à ce groupe comment intégrer des informations nouvelles, dérangementantes ou déconcertantes, dans son système de raisonnement, de jugement et de valeurs. En ce sens, la propagation s'exerce dans un rapport d'autorité qui tient compte de l'histoire, des valeurs et des croyances du groupe. Sélectionnées et organisées en système, les informations transmises visent à renforcer ou créer des *attitudes* chez les membres du groupe, afin qu'ils adoptent certains *comportements*. La presse catholique de l'époque sert d'exemple à Moscovici pour illustrer ce mode de communication médiatique.

La *propagande* s'adresse également à un groupe particulier pour lui signifier comment comprendre les informations nouvelles afin de sauvegarder ses intérêts. Tout autant autoritaire, le rapport dans lequel elle se manifeste rappelle avec insistance au groupe ce qui l'oppose aux autres groupes. La propagande remplit ainsi une fonction régulatrice en contribuant à l'affirmation et au renforcement de l'identité du groupe. Elle remplit également une fonction organisatrice en construisant une représentation des adversaires et des idéologies à combattre. Condamnée à être omniprésente pour assurer l'encadrement des membres du groupe auxquels elle impose des *comportements réactifs*, la propagande vise à transmettre des *stéréotypes* à propos des adversaires. C'est avec la presse communiste que Moscovici illustre ce mode de communication.

Depuis le milieu du XX^{ème} siècle, les sociétés modernes ont subi des transformations rapides, notamment au niveau des technologies de l'information et de la communication dont Internet est une des manifestations les plus emblématiques. Ces transformations ont considérablement modifié les manières de communiquer. Si les modes de communication identifiés par Moscovici demeurent pertinents, il convient de les compléter en tenant compte de cette nouvelle réalité qui foisonne de représentations sociales, comme le signale désormais Moscovici lui-même (1995, p. 19) : « On parle à leur propos [les réseaux d'information et les réalités virtuelles] de révolution informatique ou des "autoroutes" de l'information. Pourtant, ce dont il s'agit et ce qui est véhiculé, ce sont des représentations ». Moscovici évoque une nouvelle forme, un nouveau style, une nouvelle logique de représentation : une cyber-représentation. Cependant, il ne va pas jusqu'à envisager qu'elle puisse être régulée par un métasystème et un mode de communication qui lui seraient propres.

La *rumeur médiatique* pourrait être ce nouveau mode de communication.

Contrairement à la rumeur classique qui se transmet par le bouche à oreille et suppose la coprésence d'interlocuteurs appartenant à un même groupe social, la rumeur médiatique repose sur des communautés virtuelles. « Sans aucun doute, l'appartenance à ces communautés s'exprime d'une manière nouvelle qui parfois se substitue au face à face, et elle peut être vécue à distance en même temps que d'autres appartenances à des communautés virtuelles ou réelles: en agissant selon les normes et règles collectivement établies, avec des dialectes et des rituels

spécifiques, qui ont la capacité de stimuler la participation à des décisions et des initiatives communes » (Moscovici, 1995, p. 20). Dans son acception classique, la rumeur a tout d'abord été considérée comme une forme de communication pathologique introduisant une distorsion de l'information et devant à tout prix être corrigée (Knapp, 1944). Son étude expérimentale désormais classique (Allport & Postman, 1945) a mis en évidence trois processus conduisant à une distorsion : la réduction qui correspond à une perte importante d'information, l'accentuation qui se manifeste par la perception, la rétention et la reproduction sélectives d'un nombre limité d'éléments, et l'assimilation qui se manifeste par une orientation des deux processus précédents en fonction des habitudes, des intérêts et des sentiments de ceux à qui elle s'adresse. Pourtant, la rumeur prend une apparence moins néfaste lorsqu'elle est étudiée en situation naturelle (Schachter & Burdick, 1955) ou lorsqu'elle est comprise comme un mode de communication pertinent pour l'élaboration d'une pensée de sens commun (Kapferer, 1987 ; Morin, 1969 ; Rouquette, 1975). Prise dans cette seconde acception, les processus de réduction et d'accentuation, d'une part, et d'assimilation, d'autre part, résonnent intimement avec ceux d'objectivation et d'ancrage. En effet, la réduction et l'accentuation interviennent dans la construction du noyau figuratif d'une représentation, de même que l'ancrage dans une prise de position relève de l'assimilation. La rumeur médiatique diffère des trois autres modes de communication, par le public auquel elle s'adresse, par l'objectif qu'elle se fixe et par la manière dont elle s'exerce. Les informations sont ici transmises au sein de relations basées sur une équivalence des statuts entre récepteurs et sources de la communication, dans la mesure où leurs positions sont interchangeable. Ces relations sont à la fois particulières, car établies de proche en proche, et globales, puisqu'elles s'établissent très rapidement au sein de vastes réseaux interconnectés. Au delà de son caractère informatif, fréquemment personnalisée, la rumeur médiatique vise davantage à partager des *impressions* ou des *émotions* dont la finalité est de *créer et entretenir des liens*. Mais l'étude et l'analyse approfondies de ce nouveau mode de communication restent à réaliser.

Relevons enfin que l'ensemble des modes de communication peuvent être utilisés par une même source. Par exemple, le milieu publicitaire peut, selon ses objectifs stratégiques, informer pour présenter un nouveau produit (diffusion), inciter pour conforter une image de marque (propagation), ou dénigrer dans ses positionnement

comparatifs (propagande). Mais aussi, de manière inattendue, il peut surprendre au moyen de bannières incidentes aux pages web (rumeur médiatique).

Conclusion

Ne privilégiant ni les représentations collectives, au sens que Durkheim a donné à cette notion, ni les représentations mentales, au sens de la cognition sociale, l'étude des représentations sociales fonde un nouvel espace où l'articulation des niveaux individuel et collectif permet d'accéder à une véritable pensée sociale. Pour terminer, évoquons les angles spécifiques par lesquels les différentes approches des représentations sociales décrites dans ce chapitre abordent cette pensée sociale.

Comme les différentes approches privilégient certains aspects de la théorie des représentations sociales, elles diffèrent quant à leur pertinence dans la prise en compte de différents objets représentationnels. L'approche structurale, qui met au premier plan le consensus et l'objectivation, a été principalement appliquée à la manière dont des groupes sociaux spécifiques se représentent des objets sociaux existants, dans le but d'en dégager les composantes essentielles par l'intermédiaire de leur noyau central. Parfois critiquée comme étant excessivement schématique, cette approche a pourtant connu des développements prometteurs, notamment en montrant le rôle que jouent les pratiques dans l'évolution des représentations sociales (Flament, 1987, 1994 ; Guimelli, 1998), en enrichissant la distinction entre le central et le périphérique par une dimension évaluative (cf. le modèle bidimensionnel de Moliner, 1994a, 1995), et en proposant des méthodologies astucieuses permettant d'accéder aux éléments de la représentation (cf. la zone muette des représentations et les techniques de substitution, Abric, 2003a). Comme elle permet un accès rapide au contenu du noyau central, cette approche se révèle particulièrement adaptée à des domaines où il est urgent de connaître la position de groupes particuliers sur des objets pour lesquels il s'agit de prendre des décisions ou d'élaborer des stratégies (p. ex., politique, santé publique, marketing, publicité).

Quant à l'approche des principes organisateurs, elle privilégie l'ancrage en s'intéressant aux différentes prises de position existant au sein d'une population. Ce faisant, elle a montré son pouvoir heuristique dans la compréhension d'objets sociaux présentant un caractère de nouveauté et potentiellement polémiques. Cette nouveauté peut se manifester par l'émergence soudaine de l'objet dans la société (p.

ex., maladie ou technologie nouvelles), ainsi que par les perspectives nouvelles dans lesquelles ils sont reconsidérés (p. ex., le mariage homosexuel, débats autour de l'impact de la colonisation). L'étude des tensions, des polémiques et des conflits intergroupes est au cœur de cette approche.

L'approche anthropologique se distingue des précédentes dans la mesure où, privilégiant une connaissance de type monographique, elle ambitionne d'étudier, à différentes étapes de l'analyse, toutes les dimensions et les processus intervenant dans les représentations sociales. En conséquence, elle présente l'avantage d'être calée sur l'objet étudié et sur un groupe spécifique, et d'en apporter une connaissance approfondie, au prix d'une focalisation sur l'objet qui laisse au second plan des préoccupations visant une compréhension plus transversale des phénomènes de représentation.

Enfin, les approches en termes d'analyse discursive ou iconique trouvent leur spécificité dans le medium par lequel elles accèdent au contenu des représentations.

Toutefois, au delà de leurs particularités et des oppositions qu'elles suscitent parfois, ces approches oeuvrent de conserve pour prendre en compte et décrypter le sens commun afin de parvenir à une meilleure connaissance des interactions humaines.

Références

- Abric, J. C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*, thèse d'État, Université d'Aix-en-Provence.
- Abric, J. C. (2003a). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In J. C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 59–80). Ramonville Saint-Agne: Éditions érès.
- Abric, J. C. (2003b). L'analyse structurale des représentations sociales, In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les Méthodes des Sciences Humaines* (pp. 375–392). Paris: Presses Universitaires de France.
- Allport, G. W., & Postman, L. J. (1945). The basic psychology of rumor. *Transactions of the New York Academy of Sciences, Series II, VIII*, 61–81. Traduction française (1965). Les bases psychologiques des rumeurs. In A. Lévy (Ed.), *Psychologie Sociale. Textes fondamentaux anglais et américains* (pp. 170–185). Paris: Dunot.
- Bauer, M. W., & Gaskell, G. (1999). Towards a paradigm for research on social representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 29 (2), 163–186.
- Bauer, M. W., & Gaskell, G. (Eds.) (2002). *Biotechnology: the making of a global controversy*. New York: Cambridge University Press.
- Berg, R. C. (2009). Barebacking: A review of the literature. *Archives of Sexual Behavior*, 38(5), 754–764.
- Billig, M. (1993). Studying the thinking society: Social representations, rhetoric and attitudes. In G. Breakwell & D. Canter, *Empirical approaches to social representations* (pp. 39–62). Oxford: Oxford University Press.
- Clémence, A., & Doise, W. (1995). La représentation sociale de la justice: une approche des droits dans la pensée ordinaire. *L'Année Sociologique*, 52, 369–398.
- Clémence, A., Doise, W., & Lorenzi-Cioldi, F. (1994). Prises de position et principes organisateurs des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 119–152). Neuchâtel et Paris: Delachaux et Niestlé.

- De Rosa, A. S. (1994). From theory to meta-theory in social representations: the lines of argument of a theoretical–methodological debate. *Social Science Information*, 33, 2, 273–304.
- De Rosa, A. S. (2002). Le besoin d'une "théorie de la méthode". In C. Garnier (Ed.), *Les formes de la pensée sociale* (pp. 151–187). Paris: Presses Universitaires de France.
- De Rosa, A. S. (2006). The boomerang effect of radicalism in discursive psychology: A critical overview of the controversy with the social representations theory. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 36, 2, 161–201.
- De Rosa, A. S. (2013). Research fields in social representations: snapshot views from a meta-theoretical analysis. In A.S. De Rosa (Ed.), *Social representations in the 'social arena'* (pp. 89–124). Hove and New York: Routledge.
- De Rosa, A. S., & Bocci, E. (2013). Resisting cognitive polyphasia in the social representations of madness. In A.S. De Rosa (Ed.), *Social representations in the 'social arena'* (pp. 268–333). Hove and New York: Routledge.
- Doise, W. (1986). Les représentations sociales. Définition d'un concept. In W. Doise & A. Palmonari (Eds.), *L'Étude des Représentations Sociales* (pp. 81–94). Paris: Delachaux et Niestlé.
- Doise, W. (1990). Les représentations sociales. In R. Ghiglione, C. Bonnet & J. F. Richard (Eds.), *Traité de psychologie cognitive. 3: Cognition, représentation, communication* (pp. 110–174). Paris: Dunod.
- Doise, W. (1992). L'ancrage dans l'étude sur les représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, XLV, 405, 189–195.
- Doise, W., Clémence, A., & Lorenzi-Cioldi, F. (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Grenoble: Presse Universitaires de Grenoble.
- Doise, W., Mugny, G., de Paolis, P., Kaiser, C., Lorenzi-Cioldi, F., & Papastamou, S. (1982). Présentation d'un questionnaire sur les psychologues. *Bulletin Suisse des Psychologues*, 3, 189–206
- Durkheim, É. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, numéro de mai 1898. In É.

- Durkheim (1996). *Sociologie et philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France (1ère édition: 1924, Paris: Félix Alcan).
- Duveen, G., & Lloyd, B. (1990). *Social representations and the development of knowledge*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Fiske, S. T., & Taylor, S. E. (1984). *Social cognition*. New York: Random House.
- Flament, C. (1987). Pratiques et représentations sociales. In J. L. Beauvois, R. V. Joulé & J. M. Monteil (Eds.), *Perspectives Cognitives et Conduites Sociales 1. Théories implicites et conflits cognitifs* (pp. 143–150). Cousset: DeVal.
- Flament, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 204–219). Paris: Presses Universitaires de France.
- Flament, C. (1994). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J. C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et représentations* (pp. 37–58). Paris: Presses Universitaires de France.
- Flament, C. (1995). Approche expérimentale de type psychophysique dans l'étude d'une représentation sociale. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 28, 67–76.
- Flament, C. (1996). Quand les éléments centraux d'une représentation sont excentriques. Note technique. *Papers on Social Représentations*, 5, 145–149.
- Flament, C. (1999). La représentation sociale comme système normatif. *Psychologie et Société*, 1, 29–53
- Flament, C., Degenne, A., & Vergès, P. (1971). *Similarity analysis*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Green, E. G., & Clémence, A. (2008). Discovery of the faithfulness gene: a model of transmission and transformation of scientific information. *British Journal of Social Psychology*, 47(3), 497–517.
- Guimelli, C. (1998). *Chasse et Nature en Languedoc : étude de la dynamique d'une représentation sociale*. Paris: L'Harmattan.

- Guimelli, C. (2003). Le modèle des schèmes cognitifs de base (SCB) : méthodes et applications. In J. C. Abric (Ed.), *Méthodes d'études des représentations sociales* (pp. 119–143). Ramonville Saint-Agne: Éditions érès.
- Guimelli, C., & Rouquette, M. L. (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, numéro spécial « Nouvelles voies en psychologie sociale », XIV, 405, 196–202.
- Hobsbawm, E. (1995). *Il secolo breve*. Milan: Rizzoli.
- Howarth, C. (2006). A social representation is not a quiet thing: exploring the critical potential of social representations theory. *British Journal of Social Psychology*, 45(1), 65–86.
- Howarth, C. (2007). "It's not their fault that they have that colour skin, is it?": Young British children and the possibilities for contesting racializing representations. In G. Moloney & I. Walker (Eds.), *Social representations and identity: Context, process, and power* (pp. 131–156). New York and Basingstoke (U.K.): Palgrave Macmillan.
- Iacoviello, V., & Lorenzi-Cioldi, F. (2013). *Individual distinctiveness in a group. When status makes the difference*. Soumis pour publication.
- Jodelet, D. (1984). Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 357–378). Paris: Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1989a). *Folies et représentations sociales*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1989b). Représentations sociales : un domaine en expansion. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 31–61). Paris: Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (1991). Représentations sociales. In H. Bloch, R. Chemama, A. Gallo, P. Leconte, J.-F. Le Ny, J. Postel, S. Moscovici, M. Reuchlin, & E. Vurpillot (Eds.), *Grand dictionnaire de la psychologie* (pp. 668–672). Paris: Larousse.

- Jovchelovitch, S. (2002). Social representations and narrative: stories of public life in Brazil. In J. Laszlo & W. Stainton Rogers (Eds.), *Narrative approaches in social psychology* (pp. 47–58). Budapest: New Mandate.
- Jovchelovitch, S. (2008). The rehabilitation of common sense: Social representations, science and cognitive polyphasia. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 431-448.
- Jovchelovitch, S., & Gervais, M. C. (1999) Social representations of health and illness: the case of the Chinese community in England. *Journal of community & applied social psychology*, 9(4), 247–260.
- Kapferer, J. N. (1987). *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*. Paris: Seuil.
- Knapp, R. H. (1944). A psychology of rumor. *Public Opinion Quarterly*, 8, 22–37.
- Lahlou, S. (1998). *Penser manger. Alimentation et représentations sociales*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- Laszlo, J. (2002). Narrative organisation of social representations. In J. Laszlo & W. Stainton Rogers (Eds.), *Narrative approaches in social psychology* (pp. 28–46). Budapest: New Mandate.
- Lévy-Bruhl, L. (1922). *La mentalité primitive*. Paris: Alcan.
- Lévy-Bruhl, L. (1949). *Carnets*. Paris: Presse Universitaires de France.
- Lloyd, B., & Duveen, G. (1992). *Gender identities and education. The impact of starting school*. Hemel Hempstead: Harvester Wheatsheaf.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1994). *Les androgynes*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1997). *Questions de méthodologie en sciences sociales*. Lausanne et Paris: Delachaux & Niestlé.
- Lorenzi-Cioldi, F. (2001). The when and the why of how: From mental representations to social representations. In K. Deaux & G. Philogène (Eds.), *Representations of the social: Bridging theoretical traditions* (pp. 217–227). Oxford: Blackwell.

- Lorenzi-Cioldi, F. (2009). *Dominants et dominés. Les identités des collections et des agrégats*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Lorenzi-Cioldi, F., & Clémence, A. (2004). Group processes and the construction of social representations. In M. B. Brewer & M. Hewstone (Eds.), *Social cognition* (pp. 299–320). Oxford: Blackwell.
- Lorenzi-Cioldi, F., & Clémence, A. (2010). Social representations. In J. M. Levine & M. A. Hogg (Eds.), *Encyclopedia of group processes and intergroup relations, vol. 2* (pp. 823–826). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Lorenzi-Cioldi, F., Buschini, F., Baerlocher, E., & Gross, F. (2010). Individuation in job offers as a function of the status of the occupation. *Social Science Information, 49*, 267–281.
- Markova, I. (2003). *Dialogicity and social representations: The dynamics of mind*. Cambridge: Cambridge University Press.
- McKinlay, A., Potter, J., & Wetherell, M. (1993). Discourse analysis and social representations. In G. Breakwell & D. Canter (Eds.), *Empirical approaches to social representations* (pp. 134–156). Oxford: Oxford University Press.
- Moliner, P. (1993). I.S.A. : L'induction par scénario ambigu. Une méthode pour l'étude des représentations sociales. *Revue Internationale de Psychologie Sociale, 6*(2), 7–21.
- Moliner, P. (1994a). Les deux dimensions des représentations sociales. *Revue Internationale de Psychologie Sociale, 7*(2), 73–86.
- Moliner, P. (1994b). Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 199–252). Lausanne: Delachaux et Niestlé.
- Moliner, P. (1995). Noyau central, principes organisateurs et modèle bi-dimensionnel des représentations sociales. Vers une intégration théorique ? *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 28*, 44–55.
- Moliner, P., & Tafani, É. (1997). Attitudes and social representations: a theoretical and experimental approach. *European Journal of Social Psychology, 27*, 687–702.

- Moloney, G., & Walker, I. (Eds.) (2007). *Social representations and identity: Context, process, and power*. New York and Basingstoke (U.K.): Palgrave Macmillan.
- Morin, E. (1969). *La rumeur d'Orléans*. Paris: Seuil.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Paris: Presse Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris: Presse Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1981). On social representations. In J. Forgas (Ed.), *Social cognition: Perspectives on everyday understanding* (pp. 181–210). New York: Academic Press.
- Moscovici, S. (1986). L'ère des représentations sociales. In W. Doise & A. Palmonari (Eds.), *L'étude des représentations sociales* (pp. 34–80). Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Moscovici, S. (1995). Vygotsky, le Grand Robert et la cyber-représentation. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 28, 15–21.
- Moscovici, S. (2008). *Psychoanalysis. Its image and its public*, trans. by David Macey, with an introd. by Gerard Duveen. Cambridge: Polity Press.
- Moscovici, S., & Hewstone, M. (1983). Social representations and social explanations: From the 'naive' to 'amateur' scientist. In M. Hewstone (Ed.), *Attribution theory. Social and functional extensions* (pp. 98–126). Oxford: Blackwell.
- Palmonari, A. (1981). *Psicologi*. Bologna: Mulino.
- Parker, I., & Burman, E. (1993). Against discursive imperialism, empiricism and constructivism: thirty-two problems with discourse analysis. In E. Burman & I. Parker (Eds.), *Discourse analytic research* (pp. 155–172). London: Routledge.
- Piaget, J. (1932). *Le jugement moral chez l'enfant*. Paris: Félix Alcan (avec le concours de sept collaborateurs).
- Piaget, J. (1945). Les opérations logiques et la vie sociale. In J. Piaget (Ed.), *Études sociologiques* (pp. 143–171). Genève: Droz, 1967.

- Potter, J., & Litton, I. (1985). Some problems underlying the theory of social representations. *British Journal of Social Psychology*, 24, 81–90.
- Rateau, P., Moliner, P., Guimelli, C., & Abric, J.C. (2011). Social Representation Theory. In P. Van Lange, A. Kruglanski & T. Higgins (Eds.), *Handbook of theories of social psychology*, vol. 2 (pp. 478–498). London and Thousand Oaks, CA: Sage.
- Ross, L., & Nisbett, R. E. (1991). *The person and the situation: Perspectives of social psychology*. Philadelphia: Temple University Press.
- Rouquette, M. L. (1975). *Les rumeurs*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Rouquette, M. L. (1996). Rumeurs, représentations sociales et délinquance. In J.-C. Abric (Ed.), *Exclusion sociale, insertion et prévention* (pp. 23–31). Ramonville Saint-Agne: Éditions érès.
- Rouquette, M. L., & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Schachter, S., & Burdick, H. (1955). A field experiment on rumor transmission and distortion. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 50, 363–371.
- Smith, E. R. (1992). The role of exemplars in social judgment. In L. L. Martin & A. Tesser (Eds.), *The construction of social judgments* (pp. 107-132). Hillsdale: Erlbaum.
- Sperber, D. (1989). L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp. 133–148). Paris: Presses Universitaires de France.
- Tafari, É., & Bellon, S. (2001). Principe d'homologie structurale et dynamique représentationnelle. In P. Moliner (Ed.), *La dynamique des représentations sociales* (pp. 163–193). Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Wood, W., & Eagly, A. H. (2010). Gender. In S. T. Fiske, D. T. Gilbert & G. Lindzey (Eds.), *Handbook of social psychology*, Vol 1, 5th ed. (pp. 629–667). Hoboken, NJ: John Wiley & Sons.